

A.N.A.C.R. Gironde

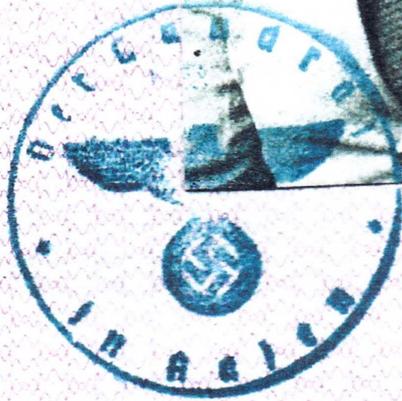
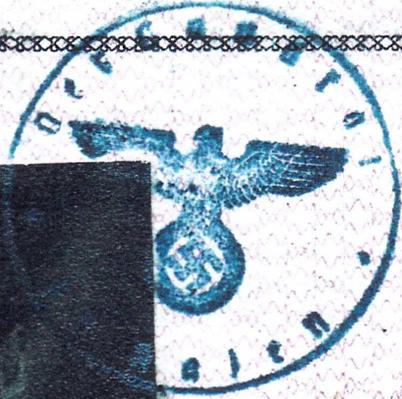
# A la mémoire de Pierre Eyquem

**Son fils Raymond**

**« Ceux que l'on aime, on ne peut les oublier ; les liens qui rattachent les êtres  
sont, et restent toujours, vivants après la mort. »**

(Lettre de mon père, prisonnier au Stalag VA, datée du 21 décembre 1941).





*Unterschrift des Inhabers*

*Eyquem Pierre*

Nr. 04580 N/43



# Fiche biographique pour Adrien Pierre Eyquem

Mon père, Pierre Eyquem, est né à Pauillac le 6 avril 1909 et résidait avant la guerre à Saint-Médard-de-Guizières ( 33230 ) où il travaillait comme monteur électricien pour la Régie d'Electricité de la Gironde.

Marié et père de famille (un fils). Il avait pris à sa charge sa belle-mère pour ne pas la laisser vivre toute seule, veuve, à Paris.

Il a été mobilisé deux fois. D'abord en 1938, à l'époque de Munich, et de nouveau en 1939. Il était sergent au 7ème Régiment du Génie.

Fait prisonnier en 1940, il a été envoyé au Stalag VA. Il faisait partie du Kommando 4086 Fabrik Alfing à Wasseralfingen dans le Württemberg où il travaillait toujours comme électricien. En août 1943 il devient, sur sa demande et dans un but patriotique, travailleur civil employé dans la même usine. Il profite alors de sa liberté relative pour se lier avec des Allemands antinazis, écouter la radio anglaise et communiquer les informations de la BBC. Dénoncé par des civils allemands (dont un certain Ditzinger) il a été arrêté par la Gestapo fin juillet - début août 1944.

Interné d'abord au camp de concentration de Welzheim, il fut transféré ensuite à Dachau où il est arrivé le 28 janvier 1945, avec le numéro matricule 138103. Quelques jours plus tard les SS l'ont envoyé au camp satellite de Augsburg-Pfersee pour y être utilisé comme esclave dans les usines Messerschmidt. Lorsque, épuisé par la faim, le froid, la maladie, sans parler des mauvais traitements, il est devenu incapable de travailler plus longtemps les nazis l'ont renvoyé à Dachau où il est mort, une des innombrables victimes du système concentrationnaire allemand, le 31 mars 1945, à quelques jours de son anniversaire.

Enseveli dans une fosse commune au Leitenberg, près de Dachau, ses ossements ont pu être identifiés en Novembre 1958 grâce à des radios fournies par ma mère d'une triple fracture de la mâchoire subie lors d'un accident du travail en 1938.

Ses restes ont été rapatriés en France en 1959 et inhumés au cimetière de Saint-Médard-de-Guizières.

Il est mort le 31 mars 1945. Il allait avoir 36 ans le 6 avril suivant.



## A la mémoire de Pierre Eyquem, son fils Raymond

**« Ceux que l'on aime on ne peut les oublier, les liens qui rattachent les êtres sont et restent toujours vivants même après la mort »**

(Lettre de mon père, prisonnier au Stalag V A, datée du 21 décembre 1941)

Les Allemands sont arrivés dans mon village, Saint-Médard-de-Guizières, en Gironde, un soir de juin 1940. Il faisait déjà noir. Nous nous trouvions en famille car mon grand-père avait quitté son Médoc pour nous rejoindre, angoissé comme nous d'être sans nouvelles de son fils et, comme nous, dans l'attente.

Nous étions là tous les quatre, avec ma mère et ma grand-mère maternelle et nous écoutions, inquiets, la rumeur des véhicules militaires et des voix étrangères. Soudain, devant les fenêtres de la maison, ouvertes sur la nuit d'été, passe rapidement un homme en uniforme de soldat français. Nous avons tous cru que c'était mon père qui, profitant de la débâcle, avait pris le chemin du retour. Nous nous exclamons tout émus, « c'est lui, c'est Pierre, c'est Papa ! ». Joie générale. Hélas ce n'est pas celui que nous attendions. La porte s'ouvre, le soldat entre : c'est l'oncle Georges, le mari d'une sœur de ma mère, un Parisien. Le pauvre homme a dû être bien surpris et déçu de voir la consternation se répandre sur tous nos visages et mon grand-père se mettre à pleurer sans pouvoir se dominer.

« Il ne reviendra pas ! » disait-il, « Il ne reviendra pas ! » Nous ne pouvions pas nous douter alors que ses larmes étaient le présage de larmes bien plus amères.

En fait, loin de vouloir profiter du désordre qui régnait partout en France, mon père, quand il a été fait prisonnier puis détenu à Nogent sur Seine, n'a pas voulu tenter de s'évader de crainte d'exposer sa famille et ses camarades aux représailles dont les Allemands les avaient menacés. Depuis le jour où il est devenu prisonnier de guerre, le 15 juin 1940, jusqu'à sa mort à Dachau, le 31 mars 1945, sa captivité a été une longue descente douloureuse vers l'enfer, mais ce qui m'émeut dans le sort de mon père ce ne sont pas seulement les souffrances physiques et morales qu'il a endurées, c'est aussi la malchance persistante qui a toujours frustré ses espoirs de retour. J'admire par contre sa volonté inébranlable de ne pas céder au découragement et de tolérer ses malheurs avec patience en se disant, et en nous disant, que c'était le lot que le destin lui avait réservé mais qu'un jour, il y aurait bien une fin à tout cela.

Ainsi, pour rassurer ma mère, il lui écrivait :

*« Si j'ai eu peut-être pendant quelques heures un moment de bourdon, tu peux me croire que ça ne dure guère, j'ai assez de force de caractère pour ne pas me laisser aller au désarroi, j'ai confiance aux jours heureux qui m'attendent, donc pas de mauvais moral. »*

(Lettre du 18 novembre 1940)

Il dut quitter Nogent le 14 décembre 1940 pour Troyes où il se retrouve avec tous les prisonniers du département de l'Aube. Il ne se faisait aucune illusion sur le sort qui leur était réservé mais ne sombrait pas pour autant dans le défaitisme :

*« Quand nous sommes partis de Nogent, les haricots verts nous ont dit 'grand malheur, peut-être retour dans quelques jours' mais moi je leur ai dit : nicht retour, promenade en Allemagne, en allemand car je savais me faire assez bien comprendre et je vois que j'avais raison car il ne faut pas écouter leurs belles paroles à ces cocos-là, j'en sais quelque chose. Ne vous faites pas de mauvais sang, il faut que vous soyez forts pour supporter l'orage, faites comme moi : du cran, rien que du cran, il ne faut pas s'abaisser par des faiblesses devant toute cette race. Soyons dignes d'être Français. »*

(Lettre du 7 janvier 1941)

Comme il l'anticipait, il est transféré bientôt en Allemagne (le 16 février) et arrive le 18 février au Stalag V A, à Ludwigsburg dans la région de Stuttgart (Wurtemberg). Là, ses « maîtres » allemands l'affectent à différents Kommandos. D'abord, il doit travailler dans une ferme avec une dizaine d'autres prisonniers « j'apprends le métier d'agriculteur » dit-il. Le voilà qui laboure, herse, fait la fenaison et s'occupe même des animaux. Pendant l'hiver 1941-42 il travaille dans une forêt de sapins par des températures allant jusqu'à -26° et avec 0,75 m de neige. Le 26 février 1942, ayant obtenu ses certificats de travail français,

il est affecté à l'usine Alfing de Wasseraifingen où il peut exercer de nouveau son propre métier d'électricien.

Il y manifeste déjà un certain esprit de résistance passive comme il le confie à ma mère:

*« Je t'assure que je ne fais pas de gros efforts... je fais les réparations nécessaires aux appareils qui me sont confiés et, là où en France je mettrais une heure, je mets deux jours. »*  
(Lettre du 15 mars 1942)

Tout en se raidissant contre le pessimisme, il éprouvait souvent, et, en particulier, au moment des fêtes, la nostalgie du pays, de la Gironde et de son Médoc natal :

*« Cette année, pour la Pentecôte nous ne faisons pas de fête. Où sont les Régates de Pauillac et tout le toutime, où est notre beau soleil et notre bonne table ? Un jour viendra où je retrouverai tout ça et ma petite femme et mon grand gars. Mais le moral tient bon, rien à faire pour le démolir, plus fort que la ligne Maginot. »*  
(Lettre du 1<sup>er</sup> juin 1941)

En dehors des Kommandos de travail, quelques détenus avaient créé eux-mêmes un Kommando des distractions dont mon père faisait partie. Ils donnaient parfois dans leur théâtre, baptisé par eux le Théâtre de Kommando la Ville, des représentations qui rencontraient un certain succès :

*« Nous avons joué au Théâtre de la Ville devant un auditoire d'au moins 700 soldats. Tu parles d'un succès. Tout le monde a été content et a pu aller se coucher avec le cœur un peu plus léger. Il faut faire l'éternel Paillasse pour chasser son cafard et celui des autres. Pauvres Paillasses que nous sommes, il faut rire quand même, comme dans la chanson. »*  
(Lettre du 17 janvier 1943)

En réalité mon père avait une vision très claire de la grande tragédie collective dans laquelle nous étions tous plongés :

*« Nous passons une crise comme au temps des grandes époques de l'histoire mais tout de même, avoir été réduit à toutes ces choses-là par une équipe de bandits de grand chemin ! »*  
(Lettre du 19 avril 1942)

C'est l'époque où la mission « Scapini » propose aux Allemands l'idée d'une relève qui devait consister à libérer un prisonnier de guerre pour trois départs en Allemagne de travailleurs libres. Ce système de la Relève est annoncé le 22 juin 1942 et suscite dans les camps un peu d'espoir et beaucoup de scepticisme :

*« Tu me parles de l'allocution radiodiffusée de Laval concernant cette relève, nous avons lu l'opinion des gens sur les journaux et nous sommes très sceptiques à ce sujet. »*  
(Lettre du 17 juillet 1942)

*« Nous sommes tous d'accord que les civils viennent plutôt faire la relève du franc que des prisonniers. Le bétail humain c'est nous et nous ne sommes pas prêts de l'oublier. »*  
(Lettre du 23 août 1942)

Ce n'était pas la première fois que les espoirs de mon père se trouvaient brisés. A Nogent sur Seine, le Hauptman de la Kommandantur lui avait promis de le libérer, lui avait même donné sa parole d'honneur d'officier allemand qu'il obtiendrait sa libération... Ma mère, de son côté, avait fait des pieds et des mains et obtenu que ses employeurs, les Régies d'Electricité de la Gironde, interviennent et demandent que son mari soit libéré, comme travailleur essentiel à leur entreprise, afin de lui permettre de rejoindre son poste en Gironde le plus tôt possible. Ces démarches s'étaient soldées par une nouvelle déception pour lui et pour nous.

Finalement, après l'échec de la Relève, mon père a décidé de profiter de la Transformation (autre système négocié par Laval qui prévoyait la transformation de prisonniers de guerre en travailleurs « civils » contre l'envoi d'un nombre équivalent de jeunes Français en Allemagne). Il espérait que cela lui permettrait sinon de revenir à Saint-Médard du moins de jouir d'une plus grande liberté. Ainsi, le 28 juillet 1943, il abandonne son statut de prisonnier de guerre et, sur sa demande, et selon plusieurs de ses camarades dans un but patriotique, il devient travailleur civil employé dans la même usine. Il met alors à profit la liberté relative qu'il vient d'acquérir pour se lier avec un groupe d'Allemands antinazis, écouter la radio anglaise et en transmettre les informations. Cette situation va durer jusqu'au mois d'août 1944 lorsqu'il a été appréhendé par la Gestapo, sur dénonciation de civils allemands, en

particulier d'un certain Ditzinger, qui a procédé à son arrestation. J'ai ici le témoignage de Monsieur René Huin qui était présent lors de son interrogatoire.

*« Monsieur EYQUEM a été arrêté fin juin, début juillet (1944) environ (en fait c'était fin juillet, début août), par Ditzinger sur ordre de la Gestapo de Stuttgart, pour audition de la radio étrangère et propagation de fausses nouvelles contre le Reich et, également, relations suspectes avec certains Allemands douteux au point de vue politique. Je n'ignore rien de ce qu'on lui reprochait car c'est moi qui ai servi d'interprète lors de son interrogatoire. »*

*« A cette époque donc, il a été transféré au camp de WELZHEIM (à mi-chemin entre Stuttgart et Aalen ) où il est resté un certain temps, puis ensuite expédié à DACHAU »*  
(Lettre à ma mère du 14 septembre 1945)

Il va sans dire qu'à partir de ce moment-là il n'y a plus eu du tout de communication entre lui et nous. J'ai appris cependant par recoupements, et à l'aide de renseignements fournis par les Archives de Dachau, qu'il est arrivé à Dachau le 28 janvier 1945, en « détention de protection », et qu'il a dû passer par conséquent de 5 à 6 mois à Welzheim (où il aurait travaillé comme forgeron) et peut-être dans d'autres camps nazis. Pour ce qui est de Welzheim nous savons fort peu de choses, mais on peut lire ceci sur le site de Wikipedia : « Début mai 1945, les gardiens ont fui, après avoir détruit toutes les archives du camp. Lorsqu'on demanda à un détenu après 1945 s'il y avait une chambre de torture à Welzheim, il répondit que tout le camp était un lieu de torture. »

Quelques jours après son arrivée à Dachau les SS l'ont transféré au camp satellite d'Augsberg- Pfersee pour y être utilisé comme esclave dans les usines Messerschmitt. Là, comme dans tous les camps semblables, le travail était un moyen d'extermination de masse, il fallait que les détenus s'usent au travail jusqu'à la mort. Lorsqu'il s'est trouvé incapable de travailler plus longtemps parce qu'il était épuisé par un travail meurtrier, la faim, le froid et les mauvais traitements, il a été renvoyé à Dachau dans un transport de groupe. Il y est mort le 31 mars 1945 dans des circonstances que nous ignorons toujours. Est-il mort du typhus, par injection ou tout simplement l'ont-ils laissé mourir seul, sans soins, abandonné. Nous ne le saurons sans doute jamais. Il allait avoir 36 ans.

Ma mère, ma grand-mère et moi-même avons suivi chaque étape de sa captivité en France et en Allemagne avec une anxiété croissante, partageant ses espoirs et ses déceptions souffrant avec lui de notre séparation. Soudain ce fut le silence total. Un silence pire pour nous tous que tout ce qui avait précédé. Ma mère s'en plaignait à un ami de la famille :

*« Je n'ai pas reçu de nouvelles depuis le mois d'août 44 de mon pauvre cher prisonnier. Vous n' imaginez pas quel supplice que ce silence angoissant derrière lequel se cache on ne sait quoi. A quand le retour ? Terrible question qui recule d'année en année emportant chaque fois un peu de notre espoir »*  
(Lettre du 2 mars 1945)

Ce n'était pas hélas la fin de ses tourments et de notre inquiétude. Après la capitulation de l'Allemagne et la libération des camps, les prisonniers, les déportés politiques, les déportés du STO commencèrent à revenir, presque un par un, dans le village et les alentours. Je me rappelle encore l'odeur si particulière de désinfectant (?) qu'ils portaient sur leurs vêtements et qui était celle des uniformes allemands. Mais les jours, les mois passent et toujours rien ni personne. Le 18 avril 1946, nous étions encore sans nouvelles. Ma pauvre mère a entrepris de nombreuses démarches pour savoir ce qu'il était advenu de son mari. Un jour de cette année-là, cependant, un groupe d'hommes en civil s'est présenté chez nous. Ils m'ont pris à part pour me demander d'annoncer à ma mère que son mari était mort à Dachau comme s'ils n'osaient pas le lui dire eux-mêmes. Ils nous rapportaient d'Allemagne une toute petite caisse en bois contenant essentiellement ses papiers, des articles de journal, des photos, un de mes devoirs de français qui m'avait valu d'être le 1er en classe, son couteau et un modeste crucifix. Nous venions d'apprendre que le silence de mon père ne cesserait plus, que j'étais orphelin et que ma mère, veuve par séparation depuis plus de cinq ans, entrait alors dans un veuvage définitif.

Ce n'en était pas pour autant la fin de ses soucis. Pour être reconnue officiellement veuve de guerre et pour que je sois déclaré pupille de la nation, l'administration française exigeait d'elle des preuves de la mort de son mari. Je ressens encore aujourd'hui tout ce qu'il pouvait y avoir de cruel dans une telle requête et j'aimerais citer un passage d'une lettre émanant du service central de l'état civil du Ministère des Anciens Combattants et Victimes de guerre :

« Madame,

*Pour me permettre de dresser l'acte de décès de votre mari j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien me faire parvenir des attestations de camarades certifiant de leur présence au moment du décès. »* (Lettre officielle non datée mais envoyée probablement fin juin 1946)

Enfin, ma mère ne voulait pas que la dépouille mortelle de son mari reste en Allemagne. Elle a donc entrepris de nouvelles démarches pour que ses restes soient rapatriés et inhumés dans le cimetière de notre village. Normalement, le corps du défunt aurait dû être incinéré dans un des fours crématoires de Dachau. Mais à partir de février 1945, dans la pénurie générale, les cadavres des victimes ne pouvaient plus être brûlés par les SS du camp. Ils étaient enterrés dans des fosses communes sur la colline du Leitenberg. C'est là que les ossements de mon père ont été retrouvés et identifiés en novembre 1958, grâce à des radios, fournies par ma mère, d'une triple fracture de la mâchoire qu'il avait subie lors d'un accident du travail en 1938. Ses restes ont été rapatriés mais ne seront inhumés à Saint-Médard qu'au mois de mars 1959. C'est alors et alors seulement qu'elle a pu, finalement, se résigner à la disparition de son mari. Cependant, elle a été traumatisée pour le reste de sa vie par toute cette expérience et ne s'est jamais remariée.

Il est banal de dire que tuer un être humain ce n'est pas seulement supprimer une vie, c'est aussi abîmer d'autres vies. Mais la mort des victimes des camps de concentration a quelque chose d'encore plus poignant, de plus intolérable. Les répercussions au sein des familles des victimes en sont d'autant plus douloureuses et durables. Mon père était le plus jeune d'une famille de quatre enfants. Il avait deux frères et une sœur, une filleule, Charlette, la fille de sa sœur, à qui il était très attaché et qui a précieusement gardé, jusqu'à ce jour, une photo de son jeune parrain à l'époque de son service militaire. Tous les membres de ma famille, des deux côtés, ont été marqués par son absence, et par sa mort. Mes enfants, à leur grand regret, n'ont pas connu leur grand-père.

Au-delà de l'affection qu'un fils éprouve naturellement pour son père, j'ai toujours eu pour le mien une réelle admiration. C'était un homme qui possédait de nombreux talents. Il était sportif (il jouait dans l'équipe de basket du village), il était doué pour les langues vivantes, le dessin, le chant, le théâtre (il aimait se produire sur scène). Il savait travailler le bois, faire des maquettes de voiliers. Il était curieux de tout et lisait beaucoup. Son entrain, sa gaieté, son humour le rendaient partout populaire. Par-dessus tout, il avait un sens profond de la fraternité. Prisonnier, il n'hésitait pas à intervenir et à donner de lui-même quand ses camarades étaient trop déprimés :

*« Il faut avoir un bon moral car avec eux il faut que j'en aie pour moi et aussi pour les autres, du matin au soir je suis obligé de faire le guignol pour faire rigoler ceux qui ont le cafard. »*  
(Lettre du 27 juillet 1940)

Mon père m'aimait beaucoup, ses lettres me le rappellent, et il m'a toujours manqué. Je l'ai vu pour la dernière fois lorsqu'il est venu en permission pour son anniversaire en avril 1940. J'avais alors 10 ans. Pourtant, je lui dois plus que la vie, dans une grande mesure je lui dois ma vie telle qu'elle a été, telle qu'elle est, et ce que je suis devenu. C'est une chose difficile à expliquer. Seulement voilà, il n'était pas là pour partager mes joies et mes peines, mes échecs et mes succès, mes erreurs et mes découvertes, pour me guider et me conseiller, voire à l'occasion, pour me botter les fesses quand c'était nécessaire !

Sans doute ma vie eût-elle été différente s'il était revenu de la guerre, mais au moins j'aurais eu mon père, mon meilleur copain, près de moi.

Ce témoignage, je voudrais le conclure en citant une fois de plus une de ses lettres dans laquelle je trouve un certain réconfort :

*« Qu'avons-nous fait au Bon Dieu pour toutes ces misères, devons-nous supporter jusqu'au bout la faute des autres ? Le Père éternel devrait bien nous accorder les circonstances atténuantes. Enfin, **InchAllah**, c'est écrit, ce qui doit nous arriver et à la fin de notre calvaire nous pourrions avoir droit à toutes les félicités éternelles. »*  
(lettre du 15 novembre 1942)

Je remercie l'Association des Orphelins de Déportés, Fusillés et Massacrés de France de m'avoir donné l'occasion de rendre ce témoignage et tout spécialement son regretté Président, Jean Hauray, qui m'a encouragé à le faire et à aller à Dachau pour pouvoir le faire et à qui je dois plus que je ne saurais dire.

**Raymond Eyquem**